

Comme une lente coulée de temps *Platform* de Jia Zhang-ke

Jacques Kermabon

Numéro 110, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2002). Compte rendu de [Comme une lente coulée de temps / *Platform* de Jia Zhang-ke]. *24 images*, (110), 57–57.

COMME UNE LENTE COULÉE DE TEMPS

PAR JACQUES KERMABON

Lorsque le film commence, nous sommes au théâtre. Ambiance d'un village de la Chine populaire, la foule bon enfant s'amuse d'une pièce qui met en scène l'arrivée d'un train en gare de la ville natale de Mao Ze-dong. Les acteurs entrent en scène à la file, côté jardin, mimant une chenille pour simuler le convoi. La caméra, située derrière les spectateurs, loin de la scène, demeure immobile, le plan dure.

Même si ce parti pris de mise en scène n'est pas si rare dans certaines cinématographies non occidentales et quand bien même le film compte aussi nombre de panoramiques et travellings, nous conservons de *Platform* le sentiment de cette immobilité et de cette distance, comme une touche plus insistante que d'autres, qui traduit un lachisme parfois tendre, souvent comique. L'effet en est d'abord une étonnante présence du monde. On sentirait presque la fraîcheur du soir, comme plus tard la poussière des routes ou les odeurs humides des intérieurs. Cette sensibilité au bruissement de la réalité se nourrit aussi de la matière sonore. On entend, très proches ou parfois lointains, les bruits de moteurs, les éclats de la ville, les silences rompus des campagnes.

Le pacte que propose Jia Zhang-ke à ses spectateurs n'est pas dénué de paradoxes. Si chaque plan procure le plaisir sensuel de cette bouffée de réalité, comme une lente coulée de temps, il est rare que l'enchaînement de ceux-ci procède d'une continuité temporelle. La fiction de *Platform* court sur plusieurs années, partant d'une Chine vivant sous la férule du Grand Timonier, découvrant peu à peu par bribes la culture occidentale qui lui parvient avec des années de retard, et gagnée enfin progressivement à une rude économie de marché. Simple-ment, cette histoire de la Chine ne transparaît qu'en diffraction à travers l'itinéraire de quelques jeunes nés dans une campagne profonde et que tente l'aventure théâtrale alors que le pays s'ouvre à la privatisation. Elle épouse en particulier le destin de Minliang — interprété par Wang Hong-wei, déjà héros de *Xiao Wu*, artisan pick-pocket, le premier long métrage de Jia Zhang-ke —, qui prend la route aussi sous le coup d'une déception amoureuse.



Minliang (Wang Hong-wei).
Une sensibilité au bruissement de la réalité.

Chaque plan nous place devant une action anodine, sans grande charge dramatique, traitée sans éclat (une scène de flirt, une dispute familiale, deux gamines qui s'essayent à fumer, un silence, etc.), mais c'est par cette mise en scène à hauteur de l'intime, du familial que nous percevons aussi le poids de l'Histoire, les pesanteurs de la société. Et cette façon de faire résonner le pouls d'une nation à travers des moments de vie inscrit tout à la fois une proximité et une distance. Ainsi, en Chine populaire, comme chez nous, on se retrouvait au cinéma pour flirter, on se heurtait à des parents respectueux des traditions, on aspirait à un ailleurs, à une vie d'artiste, on découvrait la musique pop. Mais ces aspirations de jeunesse prennent corps dans une société autrement rigide, de notre point de vue archaïque, dans laquelle un père reproche à sa fille de regarder des films étrangers, où des policiers peuvent interpellier et interroger deux jeunes gens descendus dans une chambre d'hôtel

sous le prétexte qu'ils n'ont pas de certificat de mariage à présenter. De même, pour comprendre l'exaltation de ces jeunes qui, lorsque arrêtés en pleine montagne, courent vers un pont car ils ont entendu le bruit d'un train arriver, il faut imaginer que les spectateurs de la première scène du film n'ont encore, pour la plupart, jamais vu passer de train.

Jia Zhang-ke excelle dans l'art de travailler la composition de chaque plan de façon à justement dissoudre toute apparence de composition, nous laissant avant tout le sentiment qu'il est à l'écoute de la réalité filmée, jusqu'à laisser le temps suspendu, comme une note soutenue dans laquelle peuvent s'immiscer, indéfinies, tout à la fois l'émotion et la pensée.

Cette mise en scène restitue donc une expérience du temps. On reste quelque peu au village avec la troupe de théâtre, part un jour sur les routes, savoure un sentiment de liberté, on croise un cousin exploité de façon éhontée, on se produit de village en village, la foule se fait rare, on affronte des salles hostiles, des espaces déserts. En se rendant dans un marché privé, on se fait agresser. Une fois, entendant les prévisions de la météo, on préfère faire demi-tour en rase campagne. Un jour enfin, on retourne dans son village natal, qu'on avait quitté sans électricité. La mère passe maintenant son temps devant sa télé, le père a quitté le domicile conjugal. Dix ans au moins se sont déroulés sans qu'on les ait vus passer. On retrouve un flirt de jeunesse resté au village, célibataire. Minliang ne repartira pas.

La suite, ce pourrait être une pièce de Tchekhov. ■

PLATFORM

Hong-Kong/Chine/Japon/France 2000. Ré. et scé.: Jia Zhang-ke. Ph.: Yu Lik-wai. Mont.: Kong Jing-lei. Mus.: Yoshihiro Hanno. Int.: Wang Hong-wei, Zhao Tao, Liang Jing-dong, Yang Tian-yi. 155 minutes. Couleur.